

continuer à courir en étant envahi d'un autre monde. C'est, je crois, la seule définition de la bipolarité, la seule qui vaille, la seule qui soit vraie.

Être bipolaire, c'est courir.

C'est tout. C'est la seule chose tangible qu'on puisse dire. À New York, avant de me confronter à ma fenêtre, j'ai couru. J'ai couru, insensible à mon environnement, ne reconnaissant personne, dans une tentative désespérée de m'échapper, on ne s'échappe pas à reculons, on ne s'échappe pas à petits pas, on court sans réfléchir, sans pouvoir réfléchir, on court pour abandonner ce qui vous envahit, on court parce qu'on ne sait pas quoi faire d'autre, parce qu'on est submergé, parce que c'est la seule solution pour donner de l'élan et pouvoir percuter un sol, virtuel ou réel, celui qui va vous libérer.

Il est bien entendu possible de compléter cette définition. Être bipolaire, c'est penser à la mort en permanence, j'y pense depuis très jeune, je l'ai scénarisée, je l'ai imaginée, je me suis toujours senti projeté vers elle. Je l'ai manipulée pour la dominer, lui montrer que je n'avais pas peur d'elle, que j'étais celui qui déciderait, que je serais toujours prêt, un hubris démesuré. Je pense pourtant l'avoir vu une fois pour de vrai, c'est audacieux d'oser le dire, vous pourriez imaginer que je déraile. À New York, quand j'étais dans ma chambre, face à ma fenêtre, j'ai aperçu mon reflet, je me suis vu fugitivement, c'était innommable. Je vous ai déjà dit que la force de l'expression de la peinture de Francis Bacon disait tout de moi, ce n'est quand même pas le seul artiste à avoir pu rendre avec une telle intensité ce que je ressentais. Vous

connaissiez tous ce bouclier de la Méduse peint par Caravage, cet autoportrait d'un homme qui met en scène sa mort, qui se voit condamné par son propre regard, pétrifié par son propre regard, qui se voit mort, qui se voit décapité, sanguinolent, qui pousse un cri d'effroi comme celui d'Innocent X. Le sifflement des serpents entrelacés amplifie la terreur du monde obscur qui gangrène le cerveau. C'était inhumain mais ça a existé. Je me suis condamné, j'étais mon propre ennemi, j'étais la terreur, j'ai été le témoin de l'objectivation de la puissance de mort, j'ai été un guerrier de la mort, j'ai été un Persée sans masque d'invisibilité, j'étais moi, j'étais un autre moi effrayant, confronté à l'horreur de l'altérité dans un jeu de miroir aveuglant, une mise en abyme de pur chaos, le paroxysme de la bipolarité. Le mythe de la Gorgone Méduse, c'est la pétrification, se transformer en pierre, vous comprenez aussi la violence de la pulsion qui me poussait à me précipiter vers un sol en béton, pour ne faire plus qu'un avec une matière minérale. Jean-Pierre Vernant parlait de la mort dans les yeux, Caravage l'a peint, je l'ai vue cette mort dans le regard, je l'ai montrée à une personne, j'ai aussi vu que je ne me comprendrais jamais.

Être bipolaire, c'est être en permanence confronté à la violence, être confronté à sa propre violence, des pulsions de destruction qui rejaillissent en vous, être un ennemi de soi-même, être également confronté à la violence des autres, la violence morale qu'on vous impose parce qu'on n'est pas compris, la violence de la société qui refuse de voir ou comprendre votre différence.

Être bipolaire, c'est être en permanence confronté à l'incompréhension, c'est se rendre compte que les autres ne

voient pas les mêmes choses que vous, ne comprennent pas aussi vite que vous, c'est voir qu'il leur manque les connections pour faire les liens et plonger après des périodes d'euphorie dans une langueur sans fond car le monde est définitivement inadapté et que les gens autour de vous sont tellement plats et atones. Cet abattement empêche de communiquer, empêche d'alerter. C'est aussi jouer de l'imbécillité des autres, qui ne comprennent pas les sous-entendus, pouvoir les mener en bateau, se moquer d'eux, manipuler par intermittence le jeu social avec un agenda caché, il y a beaucoup d'intermittence dans la bipolarité. C'est finalement s'arroger une toute puissance et juger les autres.

Être bipolaire, c'est aussi interroger l'autre, lui montrer ses faiblesses, lui montrer son inanité. C'est mettre les gens à nu, les bousculer, les ébranler. C'est pouvoir leur dire qu'ils sont incapables, incapables de comprendre la situation, maîtriser la situation, incapables de trouver un remède adapté. C'est inscrire dans leur mémoire leurs défaillances, leurs médiocrités, pour les hanter pour le reste de leurs jours, leur répéter : pourquoi as-tu été incapable de me maîtriser quand j'ai couru, pourquoi n'as-tu pas pu concevoir l'inimaginable, c'était tellement évident, les signes de gravité étaient tous là, enfouis mais affleurant tellement fort en surface, maintenant vous le savez tous, et pourtant vous avez tous été d'une nullité absolue, quelle misère. C'est forcer la mémoire traumatique des autres, celle qui fera qu'il leur sera impossible de s'endormir tous les soirs du restant de leur vie sans replonger dans la course, le repas au fast-food qui l'a précédé, la période de flou où tout a basculé.

Être bipolaire, c'est subir une force centripète, celle qui vous pousse vers l'extérieur, vous projette, qui s'oppose à vous ramener vers le centre, vous ramener vers ce qui compte. C'était d'ailleurs un côté paradoxal de New York, qui veut vous attirer, se veut le centre du monde et qui inmanquablement vous repousse vers l'extérieur, par sa démesure et la pression qu'elle vous impose.

Être bipolaire, c'est mener en permanence un combat contre soi-même, chercher à comprendre ce qu'on recherche, une énigme en fait, s'obliger à se remettre en question, chercher une forme de transcendance pour échapper à des pensées maléfiques, pour échapper à une confrontation qui fait mal, une confrontation qui vous empêche de trouver votre place. C'est essayer de se soigner, toujours sans succès, il n'est pas possible de supprimer ses affections sans se supprimer, le lithium est seulement un analgésique, c'est rêver de se reconstruire, dans une tentative désespérée d'imaginer un autre moi. C'est être confronté à une volonté de résilience, cette volonté qui dégoûte de votre entourage qui voudrait que ça aille mieux, que vous puissiez faire avec, vivre avec, alors que l'intrication vous empêche de vous exclure. Le désir de résilience vous impose une souffrance morale supplémentaire, vous renvoyant à votre incapacité à faire face, voulant vous imposer à nouveau votre devoir de responsabilité alors que vous êtes par définition irresponsable. Malgré toute leur bonne volonté, il ne peut pas y avoir de salut à travers son entourage, c'est au contraire le plus souvent un facteur d'aggravation, un effet secondaire redoutable du médicament princeps qu'on veut vous imposer et qui voudrait faire croire qu'il y a une cure dans la parole, dans l'introspection de l'inconscient ou tout simplement

l'affection. Quelles conneries. Il faudrait de toute façon supprimer le mot résilience du vocabulaire, c'est au choix un aveu d'impuissance, un aveu de faiblesse, une renonciation, un subterfuge, une injure ou une manipulation cérébrale insultante. Ce n'est pas à l'honneur de ceux qui l'utilisent. La bipolarité ne peut être qu'un oxymore, une impossibilité de vivre tant on est écartelé, une incapacité à pouvoir reprendre le contrôle de sa vie, une condamnation à être englué dans ses conflits intérieurs, se sentir puni et ressentir une colère sourde permanente.

Je vous laisse compléter, vous avez sûrement votre opinion, vous avez de toute façon nécessairement une personne bipolaire autour de vous, vous savez donc ce que c'est et si vous ne l'avez pas remarquée, c'est sûrement que vous manquez d'esprit d'analyse, ouvrez les yeux, ou que la personne est éminemment subtile à masquer ce qu'elle ressent. Vous êtes dans l'impasse de toute façon.

La bipolarité a plus que souvent cassé chez moi le lien social. Ça n'a pas aidé dans nos relations quotidiennes avec Anna. J'oscillais entre des phases dévorantes ou le plus souvent des phases d'absence, de nonchalance, de manque d'enthousiasme et d'appétit. Mes états d'âme étaient insondables. Je variais au gré des dépressions, soumis à une météo très personnelle. On ne parle pas en psychiatrie d'analogie avec les bulletins météo quotidiens, les dépressions atmosphériques qui sont poussées par les zones anticycloniques, j'avais aussi mes phases dépressives pluvieuses, plus rarement des dominantes anticycloniques baignées de soleil et d'optimisme.